

NICK FOSTER ELLE S'APPELAIT SOPHIE

Enquête sur le meurtre de
Sophie Toscan du Plantier



l'Archipel

NICK FOSTER

ELLE S'APPELAIT SOPHIE

Enquête sur le meurtre
de Sophie Toscan du Plantier

*traduit de l'anglais
par Sebastian Danchin*

l'Archipel

À Adam et Eric

Ce livre a été publié sous le titre
Murder at Roaringwater
par Mirror Books, Londres, en 2021.

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
92, avenue de France
75013 Paris

ISBN 978-2-8098-4290-6

Copyright © Nick Foster, 2021.
Copyright © L'Archipel, 2021, pour la traduction française.

*Fieffée voleuse, la lune
Qui dérobe au soleil sa lueur*

William Shakespeare,
Timon d'Athènes

*Viens, Mère, viens!
Tu te nommes terreur.
Tu respires la mort
Et chacun de tes pas incertains
Détruit un monde à jamais...*

Kali la mère,
Swami Vivekananda

NOTE DE L'AUTEUR

Cette histoire est vraie. Aucune scène n'a été inventée, aucun nom modifié. Les déclarations des témoins, les comptes rendus des procès et les articles de presse figurent dans le texte en italique, de même que les propos sur lesquels j'entends insister. Toute erreur contenue dans cet ouvrage relève de ma seule responsabilité, bien évidemment.

INTRODUCTION

J'ai entendu parler du meurtre de Sophie Toscan du Plantier pour la première fois en 1997. Âgé de trente ans, je vivais et travaillais en Belgique, dépourvu de responsabilités familiales, ce qui me laissait le temps de regarder les informations le soir sur les chaînes françaises.

Au début du mois de février, un crime inhabituel commis dans une région isolée du sud de l'Irlande s'étalait à la une des médias français. Un Anglais de grande taille, à la carrure imposante, les cheveux mi-longs, venait d'être arrêté pour le meurtre d'une jeune Française. Le coupable s'en était pris à celle-ci avec une grande violence, la frappant une cinquantaine de fois à l'aide d'une pierre avant de lui broyer le crâne avec un parpaing. L'agression s'était déroulée en pleine nuit, à quelques mètres de la maison de la victime. Il n'y avait aucun témoin. À peine relâché par la police locale, l'Anglais accueillait les journalistes devant son modeste cottage en protestant de son innocence.

Avec ses airs de Lord Byron, l'homme se disait poète tout en bouclant ses fins de mois comme pigiste pour la presse locale, ou encore jardinier.

La victime française, quant à elle, paraissait très belle avec ses mèches d'un blond cuivré encadrant un visage laiteux, couvert de taches de rousseur. Sophie, âgée de trente-neuf ans au moment du drame, avait un fils

adolescent. En regardant le reportage de la télé française, j'ai cru comprendre qu'elle était la femme d'un personnage fortuné et puissant, habitué des coulisses du pouvoir à Paris. Le visage de Sophie trahissait sa sensibilité, et je n'ai pas été surpris d'apprendre par les commentaires des envoyés spéciaux qu'elle s'intéressait de longue date aux arts et à la littérature.

Au cours des années qui ont suivi, Sophie est restée pour moi un simple prénom. Quant au poète anglais, j'ai appris à le connaître personnellement pour avoir mangé à sa table, m'être promené en voiture dans la campagne irlandaise en sa compagnie, lui avoir glissé à l'occasion un billet de 50 euros pour l'inciter à parler. Comme moi, il est originaire du nord-ouest de l'Angleterre et journaliste, ce qui a créé certains liens entre nous. Il n'en reste pas moins à mes yeux « Bailey », son nom de famille, alors qu'il a comme de juste un prénom : Ian.

À la vue des reportages diffusés à l'époque, les télé-spectateurs français ont sans doute pensé que le fringant poète serait promptement jugé par un tribunal irlandais et se retrouverait très vite derrière les barreaux.

J'ai eu le même réflexe, jusqu'au jour où j'ai découvert un article du poète irlando-américain John Montague, publié dans les colonnes du *New Yorker* quatre ans après les faits. À mon grand étonnement, j'ai appris que l'enquête piétinait. Ian Bailey avait été arrêté à deux reprises, les enquêteurs irlandais l'avaient interrogé chez lui de nombreuses fois, mais jamais il n'avait été inculqué du meurtre de la belle Française. Montague, qui avait eu recours aux services de Bailey comme jardinier, dressait de lui le portrait peu flatteur d'un individu violent, narcissique et imprévisible. Pour ne rien arranger, il accusait Bailey d'être un piètre

jardinier et un mauvais poète, à la lecture des quelques textes que l'intéressé lui avait soumis.

Ma curiosité éveillée, je me suis penché de plus près sur cette histoire. Plusieurs détails m'intriguaient : l'alibi de Bailey était risible tant il était faible, aucune trace ADN utilisable n'avait été retrouvée sur la scène de crime, et la mère de Sophie affirmait à qui voulait l'entendre qu'elle était convaincue de la culpabilité de Bailey. De son côté, ce dernier répétait inlassablement n'avoir jamais connu Sophie Toscan du Plantier.

Quant à la victime, plus elle s'appliquait à minimiser sa beauté de son vivant, plus les hommes la trouvaient attirante, tandis que son parcours personnel était à la fois énigmatique et troublant.

Tout en étant captivé par cette affaire survenue au cœur des landes irlandaises, j'ai fini par ne plus y penser, emporté par le cours de mon existence. Je me suis marié et j'ai eu deux fils, j'ai déménagé à plusieurs reprises avant de retrouver la Belgique, jusqu'au jour de novembre 2014 où un ami irlandais qui connaissait mon intérêt pour ce meurtre non élucidé m'a contacté.

— Bailey porte plainte contre l'Irlande, m'a-t-il annoncé. Le procès doit prochainement débiter à Dublin.

Dans la foulée, j'ai acheté un billet d'avion, décidé à rencontrer Ian Bailey afin de recueillir sa version des faits. Il me fallait battre le fer tant qu'il était chaud, même si l'expression peut paraître étrange s'agissant d'un meurtre aussi ancien. Toute la presse irlandaise se faisait l'écho des affirmations de Bailey : à l'entendre, la police irlandaise avait instruit contre lui un dossier à charge et fait de lui le coupable idéal d'un crime dont il était innocent.

Un tel mystère ne pouvait que me passionner.

Lorsque j'écris ces lignes en mai 2020, l'ouvrage que vous avez entre les mains est presque achevé. En pleine période de confinement, guettés par la pandémie de coronavirus, beaucoup d'entre nous ont tendance à se recentrer sur eux-mêmes.

Qu'avons-nous fait de bien, ou de mal, tout au long de notre existence ?

Que changerons-nous à notre quotidien lorsque la vie reprendra un cours plus ordinaire ? Quelle leçon tirerons-nous de cet épisode ?

Un soir au dîner, alors que les derniers rayons d'un pâle soleil de printemps se reflètent sur les pavés de la place, de l'autre côté des vitres de notre appartement, j'interroge mes fils. Leur avis m'intéresse.

— Vous semble-t-il normal d'afficher une personnalité différente de la vôtre face à un enjeu crucial ? En clair, je voudrais savoir si l'on est en droit de déformer la réalité afin de parvenir à une vérité essentielle ?

On s'en doute, mes fils posent sur moi un regard interloqué.

— Prenons un exemple concret. Disons que vous êtes en mesure de soulager quelqu'un, peut-être même – j'insiste sur le *peut-être* – de contribuer à apaiser sa souffrance, mais en vous faisant passer pour quelqu'un d'autre.

Mes garçons ont respectivement treize et dix ans.

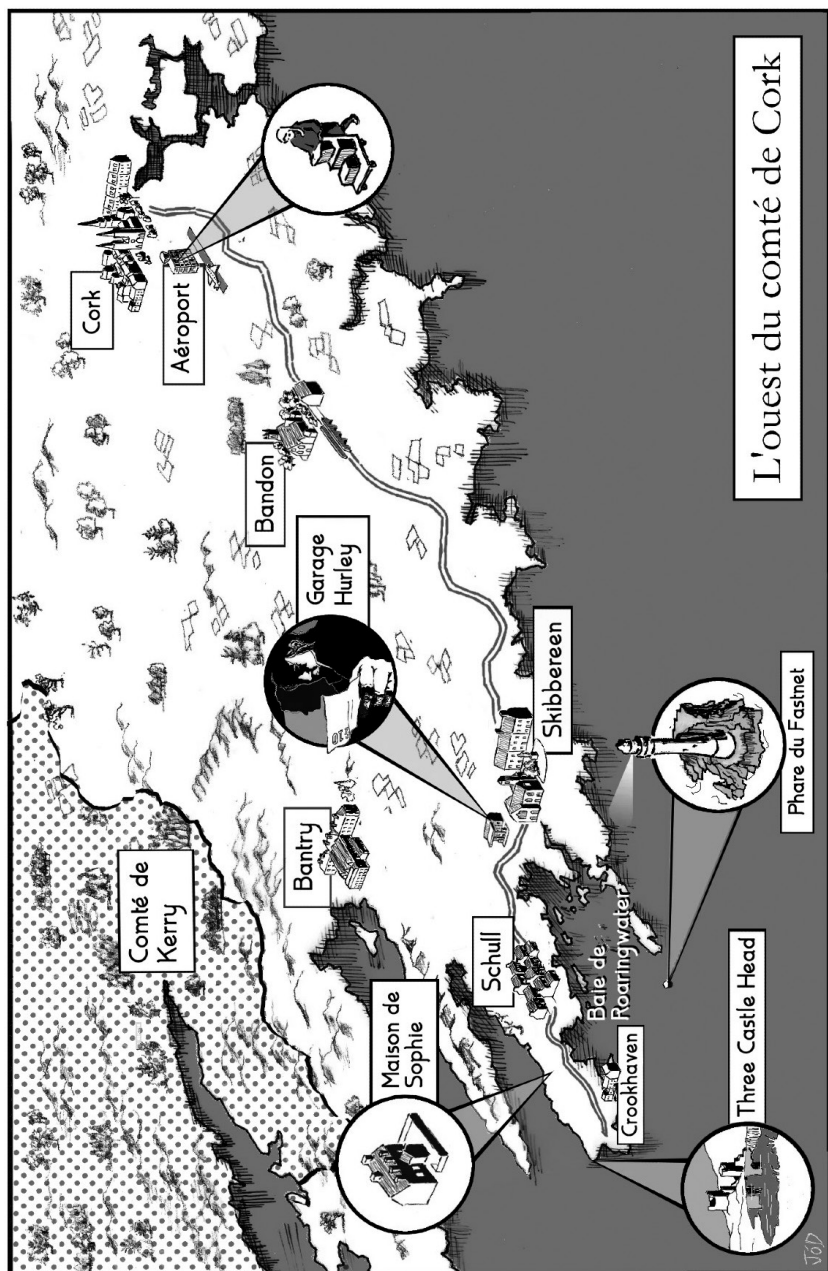
— Tu parles de Bailey, c'est ça ? me demande le cadet.

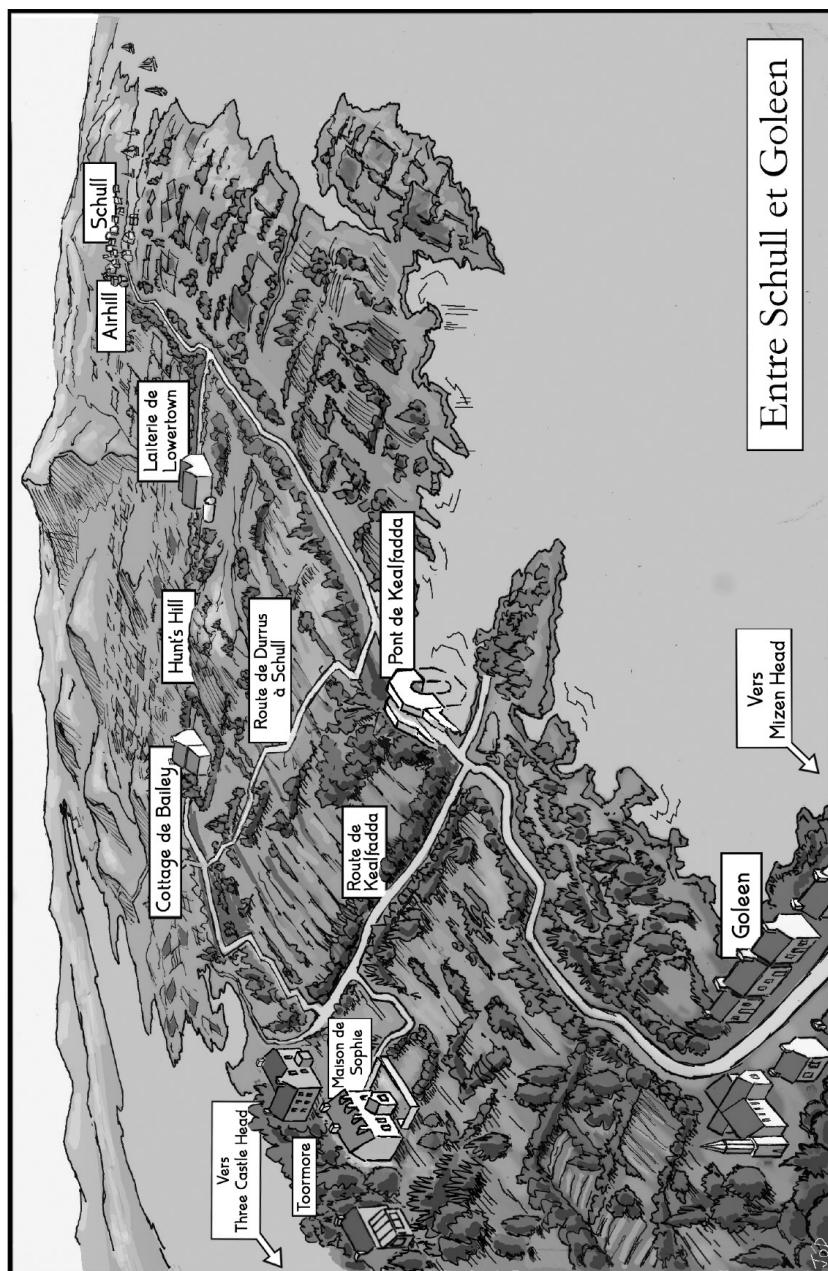
Inutile de nier, des notes et des documents relatifs à l'affaire traînent un peu partout à la maison. Mes enfants, comme ma femme, savent à quel point cette affaire me hante.

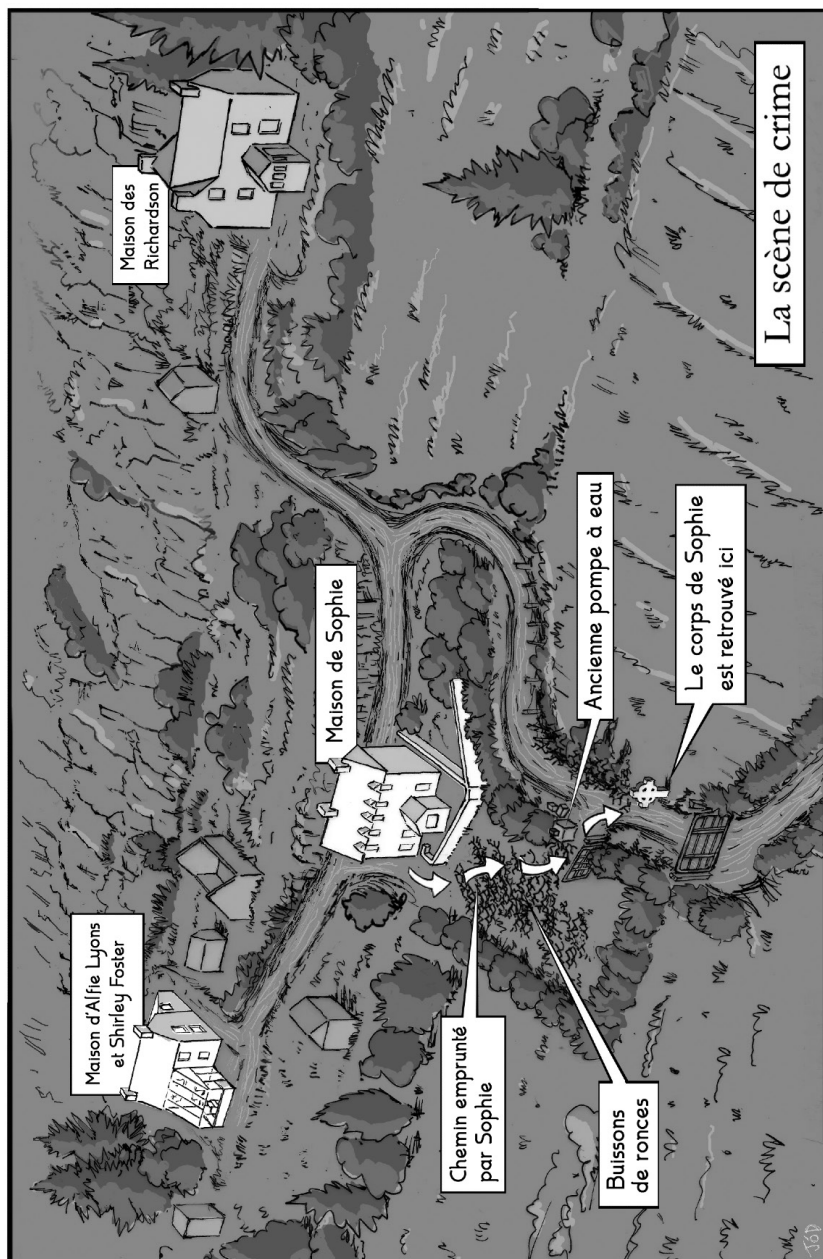
Les garçons prennent le temps de réfléchir avant de répondre. Non, finissent-ils pas déclarer, ils ne voient

pas comment une telle posture serait tenable. Il faut impérativement être honnête avec autrui, ne jamais renoncer à qui l'on est.

Je réponds à mes fils qu'ils ont raison dans l'absolu, mais que nous sommes parfois confrontés à des exceptions.







UN CORPS SUR LE SENTIER

Les eaux de l'Atlantique, si souvent violentes, sont calmes cette nuit-là. La pleine lune brille dans un ciel sans nuages. On est à trois jours de Noël 1996.

De nombreux représentants de la diaspora irlandaise, venus de tous les coins du monde, renouent avec leurs racines à cette occasion. Les pubs et les églises de toute l'île sont pleins, et il n'en va pas différemment à Schull, village du nord-est de la péninsule de Mizen Head, dans le comté de Cork. En ce soir du 22 décembre, autochtones et expatriés lèvent leurs verres dans la demi-douzaine de pubs et de bars du village, calfeutrés bien au chaud afin d'échapper à la nuit glaciale.

Au même moment, Shirley Foster et Alfie Lyons, un couple de sexagénaires, dînent tôt dans leur maison isolée de Toormore tout en regardant le film *Des hommes d'honneur* sur leur magnétoscope.

Foster, une enseignante à la retraite originaire du Kent, en Angleterre, et Lyons, ancien gérant de plusieurs restaurants en Irlande comme aux États-Unis, ne s'intéressent guère à la vie nocturne de Schull. À 22 heures, ils sont au lit, lumières éteintes. Peu avant de s'endormir, Foster a remarqué qu'une ampoule brille à l'extérieur de la maison voisine, une résidence secondaire à la façade blanche située à quatre-vingts mètres

de là. Rien d'anormal, il n'est pas rare que Sophie, leur voisine française, laisse allumée la lumière au-dessus de la porte arrière lorsqu'elle est sortie. Elle se trouve à Toormore en ce moment, ainsi que l'a confirmé au couple la femme qui fait paître ses chevaux dans le champ mitoyen. Celle-ci a appris de la bouche de la gardienne de Sophie que cette dernière doit repartir la veille de Noël. La gardienne, Josephine, est mariée à Finbarr Hellen, qui élève des vaches et des moutons à Toormore.

À 10 heures le lendemain matin, peu après le lever du jour sur les prés et la lande noyés de brume, Shirley Foster monte dans son break Peugeot avec l'intention de déposer sa poubelle à la décharge et d'acheter des provisions en prévision de Noël à Schull, à douze kilomètres de là.

Quelques mètres après être passée devant la maison de la Française sur le petit chemin conduisant à la route principale, Foster à proximité d'un talus herbeux proche d'une ancienne pompe à eau lorsqu'elle aperçoit ce qui ressemble à une poupée géante désarticulée. Son regard se fixe sur des vêtements de couleur claire et elle comprend aussitôt qu'il s'agit d'un corps. Terrifiée, elle klaxonne de toutes ses forces avant de quitter précipitamment son véhicule et de rentrer chez elle en hurlant.

Son compagnon, Alfie Lyons, s'empresse d'appeler les secours et la Garda Síochána, la police irlandaise, promet d'envoyer sur place une voiture de patrouille. À 10 h 15, le sergent Gerard Prendiville et l'agent William Byrne reçoivent sur leur radio un appel leur annonçant la macabre découverte. L'agent Martin Malone contacte Lyons par téléphone depuis le poste de police de Schull afin de lui recommander de ne pas toucher au corps. Apprenant de la bouche de Malone que le sergent Prendiville a été chargé de l'affaire, Lyons précise :

— Gerry? Je le connais bien.

Au même moment, les deux policiers dépêchés sur les lieux empruntent l'étroite route de Kealfadda, puis remontent le chemin de Toormore où ils arrivent à 10 h 38.

Dans l'intervalle, Lyons est sorti de chez lui afin d'observer la scène de crime, s'arrêtant à une vingtaine de mètres du corps. Sachant que sa voisine française se trouve là, Lyons toque à la fenêtre de la cuisine de Sophie en appelant la jeune femme afin de l'avertir de la présence du corps. Personne ne répond à ses appels. L'entrée arrière, la plus proche de la maison de Lyons, est fermée et celui-ci tambourine sur le battant, sans succès. Horrifié, il distingue ce qui ressemble à des taches de sang sur la porte et sur la poignée.

De son côté, Shirley Foster s'est aperçue que la lumière extérieure entrevue la veille au soir est éteinte. Elle fait part de cette observation aux policiers qui la consignent dans un procès-verbal qu'elle signe.

Le minuscule hameau de Toormore compte une troisième habitation, les trois maisons sont les seules de l'étroite vallée. On y accède par une petite route à l'est, une sorte de cul-de-sac qui laisse place à un chemin de terre à l'approche des maisons. Celle de Sophie est la première à gauche, suivie par celle de Lyons, légèrement en surplomb. Sur la droite se trouve la résidence secondaire des Richardson, une famille de Londres. Lyons, les sachant absents, ne prend pas la peine d'aller toquer à leur porte afin de les alerter.

Lorsque le sergent Prendiville et l'agent Byrne arrivent sur la scène de crime, ils notent la présence de la Peugeot de Foster au bord du chemin. Tout près de là gît le corps livide et ensanglanté d'une femme. Elle repose sur le dos, légèrement tournée sur le côté gauche.

Son visage mutilé présentant de nombreuses plaies, il ne fait aucun doute qu'elle a connu une mort violente. Par la suite, les embaumeurs auront toutes les peines du monde à redonner figure humaine à la tête broyée de la victime.

Le sergent Prendiville donne l'ordre à l'agent Byrne de sécuriser la scène de crime. Ce dernier notera par la suite: *Je n'ai pas touché au corps, ni même franchi la bande que dessinait l'herbe au creux du chemin.* Pendant ce temps, Prendiville s'intéresse de plus près à la dépouille de la morte, ainsi qu'en fait état son rapport: *J'ai remarqué que le corps était griffé et lacéré et que le pantalon de son survêtement [il s'agit en réalité d'un leggings] de couleur blanche s'était accroché dans une clôture de barbelés, de sorte qu'il avait été arraché. La partie supérieure des vêtements était remontée, mais pas suffisamment pour que l'on voie les seins. Les cheveux de la victime étaient couverts de sang, tout comme son visage. J'ai toutefois noté que les narines semblaient humides, épargnées par le sang coagulé.*

Prendiville découvre près de la tête de la femme un parpaing taché de sang, ainsi qu'une pierre plate également couverte de sang. La victime porte une chemise de nuit et des bottes, sans chaussettes. Elle a plusieurs doigts cassés, ses mains et ses bras sont couverts de lacerations.

Les policiers du comté de Cork comprennent d'emblée qu'il s'agit d'un meurtre. Des vaches et des moutons paissent paisiblement dans les prés voisins au-dessus desquels résonne le chant timide des oiseaux.

Prendiville demande à Byrne de rester près du corps pendant qu'il interroge Lyons et Foster, notant que le couple est bouleversé: *Alfie m'a demandé s'il s'agissait d'une femme et si elle était morte. Je lui ai répondu:*

« *Oui.* » *Il s'est enfoui le visage dans les mains en tournant la tête vers le ciel.* À ce stade, Lyons et Foster ont deviné que le corps est celui de leur voisine française. Ils expliquent aux policiers qu'ils n'ont rien entendu, pas même un moteur de voiture, pendant cette longue nuit de décembre. Ils n'ont reçu aucune visite. Aucune caméra de surveillance n'est installée à Toormore ou dans les environs, ce qui n'a rien de surprenant. Tout indique que le meurtre de la Française s'est déroulé sans témoin.

Les policiers sont soumis à un protocole strict en pareil cas. Ils commencent par contacter un médecin du cru, le docteur Larry O'Connor, qui constate le décès de la victime et repart aussitôt. Le père Denis Cashman, curé de Goleen, un village situé sur la baie de Roaringwater, est appelé sur place afin d'administrer les derniers sacrements. Prévenu par les policiers qu'il s'agit d'un crime, il évite de toucher au corps et de l'oindre. Il se contente de prononcer une prière *sans savoir si la morte était catholique ou non*, ainsi qu'il l'écrira par la suite.

Le père Cashman, dans sa déposition annexée au rapport de police, fait une brève déclaration qui aura par la suite son importance : *J'ai quitté la scène à midi et suis arrivé chez moi vers 12 h 15. J'étais rentré depuis peu lorsque le téléphone a sonné. Il s'agissait d'Eddie Cassidy de l'Examiner* [un journal de la ville de Cork]. *Il voulait savoir où se trouvait la scène de crime. Quand je lui ai dit que je ne souhaitais pas faire de commentaire, il m'a précisé qu'il disposait d'un numéro de portable lui permettant d'appeler directement les Gardaí* [le pluriel du mot irlandais *Garda*, désignant un policier].

Lyons et Foster racontent aux policiers ce qu'ils savent de Sophie. De son vrai nom Sophie Bouniol

(elle usait rarement de son nom d'épouse, Toscan du Plantier, lorsqu'elle résidait en Irlande), elle vivait à Paris où elle était productrice de documentaires. Elle était propriétaire de sa maison depuis à peu près quatre ans. Le couple se souvient d'avoir rencontré une fois le mari de Sophie, un homme à l'allure distinguée manifestement plus âgé qu'elle. La plupart du temps, elle venait dans sa maison en compagnie d'un autre homme, un certain Bruno, qui avait approximativement le même âge qu'elle. Lyons explique que Bruno s'est présenté comme peintre. En 1993, alors que Foster travaillait en Angleterre, Lyons a dîné à plusieurs reprises avec Sophie et Bruno, mais en dépit de ces premiers contacts, ils entretenaient des relations de simple voisinage.

— Nous ne sommes jamais devenus vraiment amis, explique Lyons à Prendiville.

Shirley Foster, qui a croisé Bruno lors de l'un de ses passages, le décrit comme un « homme aux cheveux clairs, pas très grand ». Les parents de Sophie avaient également résidé chez elle, ainsi que son fils, un jeune adolescent. Il venait pendant les vacances scolaires, en compagnie au moins une fois d'un garçon de son âge. Sophie prêtait parfois sa maison à des amis ou des proches. D'après Foster, c'était une femme polie, mais distante. Dans l'une de ses déclarations aux policiers, elle précise : *Elle n'éprouvait aucune curiosité à notre endroit. Nous n'étions vraiment pas des âmes sœurs.*

Plus tard dans cette journée du 23 décembre, Lyons et Foster se rendent jusqu'à la maison de Sophie. Lyons montre à sa compagne ce qui ressemble à du sang sur la porte et la poignée. Un autre détail inhabituel attire son attention : la poubelle qui se trouve à côté de la porte est intacte. Si quelqu'un était sorti précipitamment par là en pleine nuit, il n'aurait pas manqué de la renverser.

Le père Cashman est reparti lorsque Josephine Hellen, la gardienne de la maison, arrive sur le lieu du crime. Quand Finbarr, son mari, arrive peu après pour travailler dans les champs, comme chaque jour, les policiers lui demandent de procéder à l'identification officielle du corps, afin d'épargner à sa femme ce moment pénible.

Josephine Hellen, en pleurs, explique aux policiers qu'elle a fait la connaissance de Sophie par l'intermédiaire de Finbarr qui avait pris l'habitude de discuter avec la Française lorsqu'il exploitait ses terres de Toormore. Les deux femmes ont rapidement trouvé un arrangement : Josephine fait le ménage, lave et repasse les draps chez elle après chacun des séjours de Sophie. Elle effectue en outre de menus travaux. Sophie prévient Josephine de sa venue une semaine à l'avance afin qu'elle fasse quelques courses et allume le feu dans le poêle, sauf l'été, de sorte que la maison aux épais murs de pierre soit bien chaude à l'arrivée de Sophie.

La règle n'a pas tout à fait été respectée cette fois. Sophie a appelé Josephine Hellen le mardi 17 décembre seulement pour lui annoncer sa venue trois jours plus tard, le vendredi 20 décembre, précisant qu'elle compte venir seule. Josephine a prévenu une demi-douzaine de personnes – des voisins, des proches, ainsi qu'un ouvrier qui devait effectuer des travaux dans la maison – que la Française compte passer dans sa maison les quelques jours précédant Noël.

L'organisation est légèrement différente l'hiver et l'été. La maison compte trois chambres : celle de Sophie située côté est, la chambre du milieu meublée de lits superposés, ainsi qu'une troisième pièce équipée d'un lit double. Josephine a veillé à préparer pour Sophie cette troisième chambre, située sur l'arrière, juste au-dessus

de la cuisine, parce qu'il s'agit de la pièce la plus chaude à l'étage. En outre, elle a décoré le salon avec des branches de houx en prévision des fêtes.

Josephine n'a pas eu l'occasion de croiser Sophie depuis son arrivée, elle s'est contentée de l'appeler en fin d'après-midi le vendredi, peu après son arrivée, afin de s'assurer que tout était en ordre. De son côté, Sophie a téléphoné chez les Hellen le dimanche vers 19 h 30, puis à nouveau peu après 21 heures, mais Josephine était sortie. Elle a rappelé Sophie dès son retour à 22 heures, et la Française lui a précisé son intention de regagner la France le 24 décembre.

— Elle était normale au téléphone, explique Josephine. J'ai eu l'impression qu'elle était seule dans la maison quand j'ai appelé.

Pourtant, lorsque Finbarr et son fils John se sont rendus à Toormore le samedi 21 décembre, Sophie n'est pas sortie les saluer alors que sa voiture de location était garée devant la maison. Le fait est suffisamment inhabituel pour qu'il le signale aux policiers : *Le samedi, entre midi et 13 heures, j'étais avec mon fils John. J'ai vu la voiture de Sophie [et] j'ai hésité à aller toquer chez elle pour lui parler, mais je ne l'ai pas fait. Je pensais qu'elle sortirait, mais elle ne l'a pas fait et j'ai trouvé ça bizarre. Depuis qu'elle venait ici, c'était bien la première fois.* Le même jour, vers 14 h 30, Finbarr et John sont repassés devant chez Sophie, cette fois avec des génisses. Josephine raconte aux Gardaí que Finbarr lui a dit avoir aperçu la silhouette de Sophie près de la véranda : *Ce n'est pas normal qu'elle ne leur ait pas parlé. Elle le faisait systématiquement.*

Lors de leur coup de téléphone tard le dimanche soir, les deux femmes se sont accordées pour que Josephine passe le lendemain vers midi. Sophie doit la payer,

à raison de 4 livres de l'heure, et lui rembourser quelques dépenses, notamment le charbon du poêle. En temps ordinaire, Sophie avait toujours un petit cadeau pour les enfants des Hellen.

Sur place, la seule personne en possession des clés de la maison de Sophie est Josephine Hellen.

Peu après l'achat de sa propriété de Toormore, Sophie a expliqué à sa gardienne qu'elle est déçue sur un point. Contrairement à ce qu'elle croyait, l'appentis situé entre sa maison et celle d'Alfie Lyons appartient à ce dernier, alors qu'il se trouve plus près de sa propre maison. Sophie estimait avoir été trompée par l'agent immobilier chargé de la vente. De même, un litige l'a opposée à Lyons au sujet du système d'écoulement des eaux, mais le problème a rapidement trouvé une solution.

Sophie a donné l'autorisation à Finbarr Hellen d'utiliser ses prés pour y faire paître le bétail. En plus de la maison, elle dispose en effet de plus de six hectares de terrain. Les Gardaí posaient la question à Josephine Hellen : *Quel loyer payez-vous, vous-même ou Finbarr, pour l'utilisation des prés de Sophie ?* La gardienne répond : *Nous ne lui payons pas de loyer. Ces terres ne l'ont jamais intéressée, sinon pour s'y promener. C'est que tout est mélangé* [elle fait allusion aux prés de Sophie, d'Alfie Lyons et de Finbarr Hellen], *mais Finbarr vous renseignera mieux que moi. Je ne sais pas exactement où se trouvent ces champs, quelque part dans les collines que vous avez devant vous...*

L'absence de séparation entre les terres constitue l'une des complications de la vie à la campagne. Les litiges liés aux limites de propriété ne sont pas rares dans ce coin d'Irlande, et ils le restent à ce jour. Josephine ajoute : *Tout ce que je sais, c'est qu'on ne s'est jamais accrochés avec Sophie au sujet de ses terres. Elle vous le*

confirmerait si elle sortait de sa tombe. Quelques jours après le meurtre, Josephine Hellen est de retour chez Sophie à la demande des Gardaí. Ces derniers sont conscients que la gardienne est la mieux placée pour savoir s'il y a quelque chose d'anormal dans la maison, repérer un indice qui leur aurait échappé. Josephine sait par son mari, qui a identifié le corps, que Sophie portait ses bottes au moment de sa mort. *Je suis persuadée que Sophie n'était pas couchée dimanche soir car jamais elle ne montait à l'étage avec ses bottes... Je pense que Sophie était installée près de l'âtre, elle adorait sa cheminée. Peut-être a-t-elle imaginé que c'était moi* [qui passais la voir aussi tard] *alors que nous avions rendez-vous lundi matin...* Josephine regrette amèrement de ne pas avoir rendu visite à Sophie le dimanche soir, pensant que tout aurait pu se passer différemment si elle l'avait fait.

La porte tachée de sang se trouve du côté ouest de la maison. Il s'agit de celle de la cuisine. De la fenêtre de cette pièce, il est facile de voir qui frappe. La porte n'a pas été forcée, ainsi que l'aurait fait un intrus, et aucun objet n'a apparemment disparu, à une exception près. Où est donc la hachette ?

Celle-ci se trouve généralement dans la boîte contenant des vis et des clous, ou bien à côté. Elle a un manche rouge et sert à couper les bûches ou le petit bois. Josephine est à peu près sûre d'avoir vu la hachette lorsqu'elle a ouvert la maison avant l'arrivée de Sophie le vendredi, car elle entre et sort toujours par la porte de la cuisine. Cette entrée de service se trouve à l'extrémité d'une petite véranda couverte, et c'est là que se trouve normalement la hachette.

Par la suite, Josephine expliquera aux policiers que *si elle a disparu et que vous pensez qu'elle a pu servir, je suis prête à parier qu'elle aura été jetée du pont de Kealfadda,*

auquel cas l'eau l'aura emportée. Lorsque les policiers lui demandent ce qui la pousse à tirer une telle conclusion, Hellen leur répond que c'est l'une des rumeurs qui circulent dans les environs.

Curieusement, les policiers n'ont retrouvé dans la maison aucun cadeau pour les enfants de Josephine. Sophie était très attachée à Siobhán, la fille de Josephine. Elle lui apportait habituellement de petits cadeaux, par exemple des stylos pour l'école. On est à la veille de Noël, une raison supplémentaire de penser que Sophie a apporté des cadeaux pour les Hellen qu'elle comptait donner à Josephine le lundi. Les policiers ont beau chercher, ils ne trouvent rien, à part quelques bonbons. Voilà qui ne ressemble pas à Sophie.

Josephine signale aux policiers la possibilité d'une piste, ce que confirme un procès-verbal ultérieur. Il s'agit de Bruno, le peintre qui a accompagné plusieurs fois Sophie à Toormore. À la suite du meurtre, Josephine a lu dans la presse que Sophie avait subi des violences de la part de quelqu'un dont tout indique qu'il s'agit de Bruno. Les journaux précisent même son identité complète : Bruno Carbonnet. *J'ai tout de suite pensé que c'était lui, je pense qu'il l'a tuée.*

Josephine a vu Sophie et Bruno ensemble à plusieurs reprises dans la maison. Comme Sophie ne lui parlait plus jamais de lui, Josephine lui a posé un jour la question : « Comment va Bruno ? »

Elle m'a répondu : « Il est parti s'installer dans le sud de la France, bon débarras », ou une formule du même genre.

*

À la vue de la scène de crime, les policiers tirent un certain nombre de conclusions.

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.lisez.com/larchipel/45

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/editionsdelarchipel/



[@editions_archipel](https://www.instagram.com/editions_archipel)